

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 103 (1958)
Heft: 12

Artikel: De nouvelles tâches tactiques pour la DCA légère
Autor: Racine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342913>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'U.R.S.S. Un certain affaiblissement a été perceptible de l'influence des Etats-Unis, qui ont dû admettre le principe d'une « négociation au sommet ». Néanmoins l'Alliance continue et ses réalisations sur le plan militaire sont suffisamment sérieuses et efficaces pour qu'elle conserve toute sa valeur.

J. PERRET-GENTIL

De nouvelles tâches tactiques pour la DCA légère

On a souvent tendance chez nous à vouloir mettre au vieux fer — dans les discussions, du moins — les armes ou le matériel qui datent de quelques années. A peine voit-on apparaître dans les illustrés étrangers le schéma d'une fusée que les stratèges du Café du commerce se demandent pourquoi l'armée suisse ne l'a pas encore introduite et pourquoi nos soldats doivent encore être instruits aux armes qu'avaient leurs aînés durant la dernière guerre.

Nous jugeons utile de porter à la connaissance de nos lecteurs le point de vue qu'un officier américain vient d'émettre au sujet de l'engagement des canons de DCA légers. Il s'agit de l'opinion du Lt. colonel Trussel de l'US Army :

On a dit beaucoup de choses de nos Nike et Hawk, nos deux fusées anti-aériennes. Bien qu'elles présentent des avantages certains, elles n'ont pas encore le monopole de la défense de l'espace aérien. Il est possible qu'elles l'obtiennent un jour, mais, pour l'instant, nos unités de DCA de campagne sont équipées de canons automatiques. Ils ne sont pas des plus modernes, mais ils ont fait leurs preuves, tandis que pas une fusée, même très perfectionnée, n'a encore atteint des avions ultra-rapides. Les canons sont les instruments dont nous disposons et nous devons en tirer le meilleur parti possible.

Ce qui nous dérouté quelque peu, au premier abord, c'est que nous devons être prêts à combattre une arme aérienne ultra-moderne à l'aide de moyens que nous engageons déjà en 1945.

En fait, les problèmes tactiques de l'engagement des canons de DCA de 90 mm et de 120 mm n'ont pas changé. Dans le cadre de leur portée, ils peuvent combattre certains avions utilisés aujourd'hui encore.

Pour nos canons automatiques, les 40 mm jumelés montés sur char (M 42) et la mitrailleuse .50 (M 16), le problème se pose un peu différemment.

Pour simplifier, je ne m'occuperai que du canon M 42. A part sa plus grande puissance de feu, les performances du M 16 ne sont pas bien différentes de celles du M 42. Elles sont moindres sous bien des aspects. Généralement, les M 16 et les M 42 ont les mêmes servitudes.

La vitesse de pointage du canon M 42 est suffisamment grande pour qu'il puisse être engagé contre tout avion chargé d'une mission de bombardement. En effet, si le bombardement doit être précis, l'avion doit ralentir sa vitesse. Il y aurait néanmoins plusieurs raisons d'être pessimiste. En effet, l'avion qui applique la méthode de bombardement à basse altitude (LABS = low-altitude bombing system) n'a pas la lenteur du bombardier classique. D'autre part, il lance ses bombes avant d'entrer dans le rayon d'efficacité des canons légers. Il y a plus. Depuis que l'avion peut larguer facilement une bombe atomique, il représente une menace constante beaucoup plus grande encore que le bombardier pour l'objectif que nous devons protéger.

Le problème de la défense contre tout avion attaquant à basse altitude, quel que soit le système, réside dans le fait que la portée maximum des projectiles de 40 mm est de 6200 yd (environ 5700 m), que leur portée pratique (mais avec précision limitée) varie entre 3500 et 5500 yd (3200 et 5000 m) mais que l'efficacité n'est vraiment suffisante que jusqu'à 1800 yd (1650 m).

Tenant compte de ce dernier chiffre, nous constatons que, si un avion volant à 350 miles à l'heure, en droite ligne au-dessus de nos positions, nous accordant ainsi le maximum du temps d'efficacité, nous disposerions de 21". S'il volait par contre à 700 miles à l'heure, le temps serait réduit à 10". La DCA légère doit par conséquent engager ses canons automatiques en profondeur, de telle manière que l'assaillant soit obligé de traverser plusieurs barrages successifs. De son côté, le pilote utilisera, durant son vol d'approche, les collines et les vallées qui entourent l'objectif pour bénéficier de l'avantage considérable de la surprise.

Il en résulte que, si nous ne sommes pas tout à fait impuissants, nos possibilités sont néanmoins sérieusement limitées.

La solution idéale sera évidemment donnée par la fusée Hawk, mais cette arme n'est pas encore à la troupe. En attendant, on nous reproche qu'en engageant les canons M 42 contre les bombardiers à basse altitude, nous confions à un enfant les tâches que devrait accomplir un homme.

Est-ce à dire que nous devons abandonner la DCA légère ? Que nous devons renoncer à protéger contre avions les éléments avancés de l'armée de campagne jusqu'au moment où la Nike et la Hawk seront disponibles ? Je ne pense pas que nous puissions raisonnablement espérer que nous aurons, dans un conflit futur, la suprématie absolue de l'air, comme nous l'avions en Corée ou en Europe à la fin de la dernière guerre mondiale. Je ne pense pas non plus, en revanche, qu'il soit judicieux de confier à la DCA légère, ou à tout autre moyen de combat appelé à la remplacer, des missions dépassant leurs possibilités. Il existe toutefois plusieurs tâches pouvant être remplies encore par les canons automatiques de DCA (qui ont l'avantage incontestable d'être à notre disposition aujourd'hui).

L'avion chargé de la recherche des buts tactiques

Je ne veux pas dire que, parce que nous avons des unités de canons automatiques, nous devons leur trouver des mis-

sions, mais je suis persuadé que les canons de DCA existants ont un rôle important à remplir dans le cadre de leurs possibilités, un rôle généralement ignoré : empêcher l'ennemi d'envoyer au-dessus de nos lignes des avions de liaison chargés de missions d'observation. On objectera qu'une mission de ce genre est trop risquée et qu'elle n'est pas rentable. Cet argument néglige un point important : le rôle des avions d'observation ennemis avant l'emploi de l'artillerie atomique tactique contre nos positions avancées.

Pour détruire un objectif vital, il faut connaître son emplacement. Ce problème n'est pas nouveau, et la reconnaissance aérienne a toujours été un des facteurs déterminants dans ces circonstances. Aujourd'hui que nous devons nous attendre à voir des buts importants attaqués par l'arme atomique tactique, la valeur de ces reconnaissances a augmenté pour l'ennemi autant que pour nous.

L'ennemi doit obtenir ces renseignements à vue. La reconnaissance photographique est trop lente. Avec des buts aussi mouvants qu'un groupement de combat d'infanterie et le prix des munitions atomiques, les renseignements doivent être très précis et instantanés. On n'a plus le temps de prendre des photographies, de les développer, de les interpréter. De notre côté, nous ne pouvons plus attendre tranquillement et tolérer, sans la déranger, l'observation des avions légers ennemis en admettant simplement que, si nous n'intervenons pas, nous ne serons pas attaqués. Pour survivre, sur le champ de bataille atomique, nous devons engager tous les moyens disponibles pouvant empêcher l'ennemi de reconnaître des buts.

Il est vrai qu'en règle générale les avions de liaison ne pénètrent pas profondément en territoire ennemi. S'ils ont une mission d'observation, ils voleront le long des lignes de contact, du côté ami. Dans ce cas, ils ne courront pas grand risque si les commandants ne connaissent, pour la DCA, que la mission facile : « Protection de l'artillerie divisionnaire et de la réserve. »

Dans tous les cas, la destruction des avions légers d'observation ne peut pas être laissée uniquement à l'aviation tactique, premièrement parce que c'est une erreur de croire que la division disposera de suffisamment d'aviation tactique — quand elle pourra lui être attribuée — et, secondement, un avion lent de liaison, très maniable, n'est pas très vulnérable. Il échappera assez facilement au chasseur de hautes performances. Les canons de DCA automatiques, par contre, peuvent être très efficaces contre les avions volant bas et lentement.

Pour pouvoir détruire les avions d'observation qui longent la ligne de contact, les canons de DCA doivent être engagés très avant, dans les avant-postes, derrière les derniers replis de la zone des unités d'infanterie au contact. Utilisés de cette manière, les M 42, malgré leur portée limitée, rendront d'appréciables services. Ils seront mis en position près de la compagnie de réserve, soit à 800 yd environ de la ligne principale de résistance, de manière à pouvoir agir encore en territoire ennemi. Il seront ainsi à même d'atteindre tout avion léger adverse qui s'aventurerait assez près de la ligne du front pour pouvoir observer avec efficacité.

Et même si les probabilités de toucher ne nous permettent pas d'admettre que chaque but sera détruit, nous ne devons pas oublier l'effet psychologique du tir de la DCA pour les unités d'infanterie au combat. En outre, même si nous n'avons qu'obligé l'avion d'observation à voler plus loin et plus haut, et si nous avons gêné par là son activité, nous avons réduit les résultats de l'observation adverse et nous avons rempli de ce fait une mission importante.

Envisager des missions de ce genre pour nos canons de DCA, c'est modifier nos conceptions de l'engagement tactique, mais la doctrine d'emploi actuelle permet de soulever la question.

En outre, leur engagement en première ligne rendrait plus facilement réalisable un appui occasionnel des troupes terrestres, mission qui ne peut être envisagée normalement qu'au détriment de la mission contre avion.

Il est clair qu'une position avancée des canons M 42, permettant un tir efficace contre avions, ne peut pas être choisie en tenant compte d'un engagement simultané probable en appui terrestre. Normalement, une position de DCA est exposée, et si elle se trouve près de la ligne de contact, elle attirera l'attention de l'ennemi.

Pour éviter des pertes provoquées par des raids terrestres nocturnes, les positions doivent être choisies soigneusement, évacuées après la tombée de la nuit et réoccupées juste avant l'aube. La vulnérabilité des positions peut également être réduite par le choix d'emplacements (autres que les positions DCA) offrant des couverts et des masques, depuis lesquels les unités peuvent rapidement faire mouvement dans de bonnes positions DCA, mettant ainsi à profit la mobilité des canons M 42 autopropulsés. Lorsqu'un canon de DCA a tiré, il doit évidemment changer de position. Autrement dit, nous devons toujours être prêts à frapper et à nous déplacer.

Il est désirable aussi d'engager les canons DCA par paires pour que, pendant que l'un est engagé contre avions, l'autre puisse frapper de son feu l'ennemi terrestre qui voudrait intervenir.

Engagés de cette manière, il est certain que les canons de DCA seraient plus vulnérables que dans leurs missions actuelles. Même si une pièce est perdue après avoir accompli sa mission, le marché valait la peine d'être tenté, peut-être pas à raison d'un M 42 pour un avion de liaison ennemi, mais d'un M 42 perdu pour sauver un bataillon d'infanterie. Sur le champ de bataille atomique, un bataillon repéré peut fort bien être un bataillon perdu.

Il ne s'agit pas de décider d'abord si la mission peut être donnée, mais bien s'il est nécessaire qu'elle soit donnée. Si elle doit l'être, nous devons la donner et engager les moyens adéquats. Peut-être qu'un moyen sera découvert prochainement qui empêcherait l'ennemi d'exploiter ses capacités atomiques, mais jusqu'au moment où une telle solution sera trouvée, son observation aérienne représente un danger majeur.

Nous devons reconnaître ce danger tel qu'il est et lui opposer les meilleures armes que nous ayons et qui sont, pour le moment : nos canons légers de DCA.

* * *

Nous avons l'habitude, lorsque nous entendons parler de l'armée américaine, de voir les choses en grand. C'est l'armée du riche qui n'a pas besoin d'économiser ; d'où les barrages successifs installés autour des objectifs qui doivent être défendus. C'est l'armée du puissant qui a la supériorité aérienne, voire la maîtrise absolue de l'espace aérien ; c'est pourquoi l'on peut se permettre d'engager en première ligne des pièces qui sont beaucoup plus visibles que nos armes de 20 mm, en sachant aussi qu'une partie d'entre elles seront sacrifiées.

Quel que soit l'avis que l'on peut avoir en rapprochant ces points de vue des conditions suisses, il est intéressant d'apprendre ce que pense un combattant qui a l'expérience de la guerre ; même cet officier de l'armée du riche conclut qu'il vaut mieux une arme âgée peut-être mais qui a fait ses preuves et que la troupe connaît, plutôt que l'illusion d'engins ultramodernes qui coûtent très cher et n'offrent pas encore la garantie absolue du succès.

Lt. colonel RACINE, DCA

Un étrange candidat à la Légion étrangère

Le sdt. san. K. S., domicilié à Bâle, se rendit à Strasbourg en décembre 1957 pour s'engager dans la Légion étrangère. Il fut déclaré apte, mais quelques jours plus tard il fut licencié et renvoyé en Suisse ; le Deuxième Bureau avait en effet appris qu'il appartenait au Parti du travail et avait participé au Festival mondial de la jeunesse à Bucarest en 1953.